ment, partit de Vera-Cruz, le 17 novembre ; cette escadrille portait à bord le 81e de ligne, colonel Méry de la Canorgue, et un peloton de chasseurs d'Afrique ; elle séjourna trois jours à l'île Lobos, et mit à la mer, le 22 novembre, ses chaloupes, qui, franchissant la barre sans résistance, débarquèrent 1,200 hommes en un seul voyage. L'opération fut renouvelée et la ville de Tampico occupée dès le lendemain. Le but de l'expédition n'était pas seulement de fermer le port au commerce extérieur, mais encore d'être à même de recevoir les mulets qui, d'après le dire du général mexicain allié Lopez, devaient être amenés en grand nombre à Tampico.

Le général Pavon, commandant la garnison ennemie, ne s'était pas jugé assez fort pour défendre la ville, mais, après l'avoir évacuée, il la cerna en attendant les renforts qu'il avait demandés. L'amiral Jurien de la Gravière fit alors entrer dans la rivière la canonnière *la Lance*, avec une chaloupe et deux yachts à vapeur. La présence de ces bâtiments n'empêcha pas les troupes mexicaines de reparaître devant la ville. D'ailleurs des attentats étaient dirigés fréquemment contre les soldats du 81e. Le 12 décembre, quatre hommes furent enlevés tout près de la ville, par un parti contre lequel le colonel de la Canorgue envoya le peloton de chasseurs d'Afrique. Ce peloton atteignit l'ennemi près d'Altamira et le mit en déroute. Pendant ce temps, une troupe mexicaine comprenant de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, débouchait du village de Pueblo-Viejo, à six kilomètres de Tampico, et se portait rapidement sur cette ville. Le chef de bataillon le Creurer fut expédié aussitôt sur la lagune de la Puerta avec quatre compagnies du 81e et 20 chasseurs d'Afrique. Le peloton de chasseurs, commandé par le sous-lieutenant Jeantet, aborda franchement la cavalerie mexicaine, qui, beaucoup plus nombreuse, tourna bride et s'enfuit à toute vitesse. Nos chasseurs l'atteignirent après une poursuite poussée jusqu'à quatre kilomètres, et leur livrèrent un combat corps à corps, dans lequel nombre de Mexicains furent tués. Leur chef Chino Gonzalès, un des partisans les plus redoutés du pays, fut grièvement blessé et resta aux mains des chasseurs. Deux jours après, le commandant le Creurer, à la tête de 120 hommes de son bataillon, faisait une reconnaissance en avant d'Altamira, lorsqu'il fut entouré, en tra-

versant un fourré impénétrable, par 350 cavaliers et fantassins d'élite, sous les ordres du général Campistron ; le détachement du 81e se défendit avec une telle vigueur qu'il n'éprouva que des pertes insignifiantes, tandis que les Mexicains avaient 50 hommes hors de combat, 5 officiers tués, et 100 chevaux tués.

Le lendemain, 600 fantassins et 50 cavaliers mexicains, qui occupaient le village de Pueblo-Viejo, furent attaqués par 200 hommes du 81e, embarqués sur des chaloupes à vapeur. Ces 200 hommes, accueillis par un feu d'embuscade des plus vifs, furent empêchés par la nuit d'opérer leur débarquement, qui fut remis au lendemain. Renforcés par deux autres compagnies et protégés par l'artillerie des canots de la *Lance*, ils débarquèrent alors plus haut et l'ennemi prit la fuite. Cependant les mulets annoncés par le général Lopez n'arrivaient pas ; le général Forey avait limité à un mois la durée de l'expédition, il réclama le retour du 81e. L'amiral Jurien de la Gravière, opposé dans le principe à l'attaque de Tampico, aurait voulu y rester pendant qu'on y était, afin de priver Juarès d'une source de revenus considérable ; mais le général en chef tint bon et permit seulement à l'amiral d'occuper Tampico avec 200 hommes d'infanterie de marine qu'il mit à sa disposition. Après réflexion, cette combinaison fut reconnue impossible, et l'évacuation de Tampico fut résolue. Quatre cents habitants, qui s'étaient compromis par leurs témoignages de sympathie envers l'intervention, furent pris à bord des bâtiments français. L'embarquement commença le 2 janvier, la ville fut évacuée le 13 ; 320 hommes du 81e restèrent campés pendant neuf jours sur la plage, séparés par la tempête de l'escadre, avec laquelle ils ne pouvaient communiquer. Enfin, le 22 janvier, toutes les troupes étaient à bord ; il restait à faire sortir la canonnière *la Lance*, retenue dans la rivière par la baisse des eaux. Quoiqu'on l'eût allégée autant que possible, elle s'échoua et fut vivement canonnée par une batterie mexicaine qui vint s'établir à douze cents mètres. Cette batterie fut réduite au silence par l'artillerie des canonnières restées en dehors de la barre. Mais l'impossibilité de renflouer la *Lance* étant constatée, l'amiral donna ordre de l'incendier et de la détruire à coups de canon. L'escadre reprit alors la route de Vera-Cruz ; le

vaisseau *la Normandie*, portant l'amiral et le général Lopez, ferma la marche. Cette expédition, qui n'avait eu d'autre résultat que l'acquisition de deux cents et quelques mulets à des prix fort élevés, nous coûta une canonnière et affaiblit singulièrement notre prestige aux yeux des populations, qui purent juger par là du danger qu'il y avait à se compromettre avec nous.

La présence de nos troupes dans les terres chaudes avait paru rendre un peu de confiance aux populations de cette région. C'est ainsi que les habitants du village d'Arroyo-Seco, où l'escorte d'un convoi avait été massacrée au mois de juin dans des circonstances horribles, ne craignirent pas de tenir tête à un bandit redoutable nommé Heredia, dont ils repoussèrent la guérilla, après l'avoir tué, lui et vingt de ses compagnons. Les bandes continuaient cependant à infester les routes ; un convoi de huit voitures, escorté par trois compagnies du 62e de ligne, d'un effectif total de 184 hommes, se rendant de Vera-Cruz à Jalapa, fut attaqué, le 30 novembre, près de la Rinconada, par le général Diaz Miron, gouverneur de la province de Vera-Cruz, à la tête de 800 hommes de troupes régulières cachés dans des taillis. L'infanterie dirigea sur les soldats du 62e une fusillade très vive et très nourrie, en même temps que la cavalerie les chargeait à fond de train. Commandées par le capitaine de Brian, nos trois compagnies, sans se laisser intimider par le nombre, s'ouvrirent un passage à travers les Mexicains, qui eurent 140 hommes mis hors de combat. Les pertes des nôtres furent beaucoup moindres.

Lorsque les troupes commencèrent à se rapprocher du plateau d'Anahuac, les garnisons diminuèrent d'importance sur la ligne de communication, et les incursions des guérilleros redoublèrent. Le 28 janvier, un convoi comprenant onze voitures et quarante-deux mulets, escorté par 41 tirailleurs algériens, sous le commandement d'un lieutenant indigène, de 28 chasseurs d'Afrique du 3e régiment, commandés par le sous-lieutenant Jeantet, le même qui s'était distingué à Tampico, de 22 artilleurs et de 11 soldats de différents corps, parti de la Solelad à huit heures du matin, fut attaqué, à six kilomètres de Palo-Verde, par un corps nombreux de troupes mexicaines embusqué dans les broussailles.

L'avant-garde des chasseurs d'Afrique, assaillie par une fusillade subite, se préparait à riposter, lorsque 150 cavaliers tombèrent sur elle au galop de charge ; les chasseurs n'eurent que le temps de mettre le sabre à la main pour charger à leur tour. Le lieutenant indigène vint à leur aide avec 17 tirailleurs ; il y eut un instant de chaude mêlée qui se termina par la fuite de la cavalerie ennemie. Pendant ce temps, une vive fusillade s'échangeait sur les flancs du convoi, et les Mexicains, cherchant à le tourner, tombèrent sur l'arrière-garde. Le sous-lieutenant de chasseurs et le lieutenant de tirailleurs, arrivant l'un par la droite, l'autre par la gauche, mirent en fuite ces nouveaux assaillants. Le convoi continua sa marche au milieu de coups de fusil ; mais arrivé à quatre kilomètres de Palo-Verde, dans un endroit où la route suit un défilé dominé de droite et de gauche par des mamelons escarpés, l'ennemi apparut de nouveau, groupé en masse, de manière à tomber sur le convoi et à couper la colonne en deux. Les tirailleurs et les chasseurs enlevèrent la position d'assaut. Les munitions s'usaient, le lieutenant crut devoir envoyer demander des renforts à la Soledad ; l'approche du courrier d'Orizaba, fortement escorté, effraya les Mexicains, qui, à l'arrivée des renforts demandés, s'éloignèrent, laissant le convoi poursuivre sa marche sur Palo-Verde.

Le général Forey, obligé de ne laisser dans les différents postes que des détachements peu nombreux, chercha à y suppléer en développant l'organisation de la contre-guérilla, qui, sous les ordres de M. de Stœcklin, avait déjà rendu de si grands services. M. de Stœcklin avait pu réussir dans des coups de main qui ne demandaient que de l'énergie ; mais complètement étranger à toute notion militaire, se refusant d'ailleurs à obéir aux ordres des officiers français, il ne pouvait garder le commandement de cette troupe, dont l'effectif devait être porté à 400 hommes. Le général Forey lui donna la croix de la Légion d'honneur en échange de sa démission, et le remplaça par un officier supérieur qui semblait fait tout exprès pour une mission de ce genre.

C'était un colonel d'état-major français en non-activité qui se trouvait à Orizaba, avec le titre officiel d'aide de camp du général Almonte. Ardent et infatigable, doué d'une valeur,

d'une énergie, d'une intelligence et d'un coup d'œil rares, ayant peu de scrupules et plein de mépris pour la vie humaine, le colonel du Pin s'était fait en Algérie une réputation de bravoure et d'audace. Après avoir servi pendant la campagne d'Italie de 1859, comme chef d'état-major de la division de cavalerie Desvaux, il avait fait partie de l'état-major du corps expéditionnaire de Chine, sous les ordres du général Montauban. Ses qualités brillantes se développèrent dans cette expédition en même temps que ses instincts de condottiere. Il rapporta du pillage du Palais d'été, de Pékin, une collection superbe d'objets riches et curieux, dont il voulut tirer parti à sa rentrée en France, en les mettant publiquement en vente. L'affiche qui annonçait sans plus de mystère cette mise à l'encan d'un butin acquis plus ou moins légitimement (le colonel disait avoir acheté les objets composant sa collection), produisit un tel effet sur le public, que le ministre de la guerre se vit pour ainsi dire obligé de prononcer la mise en non-activité du colonel du Pin, qui était accouru au Mexique, cherchant avidement un moyen de se réhabiliter. Il accepta avec enthousiasme l'offre que lui fit le général Forey, au milieu d'un bal donné à Orizaba, par M. de Saligny, le 14 février 1863, de le mettre à la tête de la contre-guérilla, renforcée pour garantir la sécurité du pays, assurer la marche des convois de l'armée et débarrasser les terres chaudes des bandes qui les infestaient.

Le colonel du Pin partit immédiatement pour Medelin, où se trouvait la contre-guérilla de M. de Stœcklin, et où il arriva le 20 février pour prendre possession de son commandement, en passant sa troupe en revue. Un des officiers qui servirent dans cette contre-guérilla, sous les ordres de du Pin, nous en a laissé le tableau pittoresque : « Toutes les nations du monde, dit M. de Kératry (1), semblaient s'être donné là rendez-vous : Français, Grecs, Espagnols, Mexicains, Américains du Nord et du Sud, Anglais, Piémontais, Napolitains, Hollandais et Suisses se coudoyaient.... Presque tous ces hommes avaient quitté leur patrie pour courir après une fortune toujours fugitive. On y trouvait le matelot désillusionné de la mer; le négrier de la Havane ruiné par le

(1) *La contre-guérilla française au Mexique.*

typhus destructeur de sa cargaison; l'écumeur de mer, ancien compagnon du flibustier Walker; le chercheur d'or échappé d'Hermosillo aux balles qui avaient frappé Raousset-Boulbon; le chasseur de bisons venu des grands lacs; le manufacturier de la Louisiane, ruiné par les Yankees. Cette bande d'aventuriers ignorait la discipline : officiers et soldats se grisaient sous la même tente, les coups de revolver sonnaient souvent le réveil. Quant au costume, si cette troupe eût défilé clairons en tête, sur les boulevards de Paris, on eût cru cru assister au passage d'une ancienne bande de truands exhumée du fond de la Cité. »

Chacun était vêtu, en effet, comme il l'entendait, ou plutôt comme il le pouvait. C'est seulement quelques mois plus tard qu'on put faire cesser un état de choses aussi contraire à la discipline qu'à la réussite des entreprises de la contre-guérilla. On donna à cette troupe une tenue uniforme composée de grands chapeaux de paille à larges bords, de pelisses en drap rouge à tresses noires et à boutons de cuivre, de ceintures rouges, de larges pantalons de toile, de grandes bottes à l'écuyère pour les cavaliers, de souliers et de guêtres pour les fantassins. Cette tenue valut aux soldats de la contre-guérilla le surnom de *los colorados* (les rouges). Déjà leur chef était bien connu par son costume pittoresque, son vaste *sombrero*, sa pelisse tantôt rouge, tantôt noire, portant les galons de colonel, les huit ou neuf décorations qui ornaient sa poitrine, son revolver au côté, son sabre pendu à sa selle. Il joignait à son caractère énergique et peu scrupuleux une chance heureuse qui le faisait sortir sain et sauf des rencontres les plus périlleuses.

Au mois de mai 1864, la contre-guérilla était installée à la Soledad, devenue station de tête du chemin de fer. Dans une de ses excursions, elle avait fait prisonnier un riche habitant de la ville de Cotastla, nommé Molina, dont la boutique servait de repaire aux bandits et qui lui-même leur servait d'espion; le colonel avait condamné cet homme à être fusillé avec un de ses camarades. La femme de Molina avait en vain demandé sa grâce : les deux hommes avaient été exécutés sous ses yeux. Lorsque le colonel fut monté à cheval pour s'éloigner, cette femme se campa devant lui, et étendant la main elle lui cria : « Avant peu, colonel, tu

mourras. » Quelques mois après, c'était le 1er octobre, le colonel du Pin, qui, le 29 septembre, s'était rendu à Vera-Cruz pour toucher la solde de sa troupe, repartait en secret à la première heure du jour pour la Soledad; il avait eu soin, la veille, d'annoncer à haute voix qu'il prendrait le train de deux heures; ce train tomba vers trois heures, au milieu des bois de la Purga, dans une embuscade tendue par les guérilleros : la locomotive versa, les voitures s'amoncelèrent les unes sur les autres, des fantassins postés sur les deux berges ouvrirent un feu plongeant, tandis qu'une troupe de cavaliers débouchait des deux côtés de la voie. L'escorte qui voyageait dans le train se défendit énergiquement, mais il y eut un grand nombre de tués, parmi lesquels le chef de bataillon Ligier, commandant le poste de la Soledad; tous les autres furent blessés. Lorsque les blessés furent recueillis, ils racontèrent que les guérilleros, fouillant les voitures avec impatience, demandaient : « Où donc est ce misérable du Pin? » Ce guet-apens avait été tendu par les soins de la veuve de Molina et lui avait, dit-on, coûté une somme considérable.

On s'étonna dans le temps de ces pouvoirs discrétionnaires donnés à un chef de partisans qui disposait à son gré de la vie des habitants du pays, et on s'est élevé, non sans raison, contre les actes commis en plusieurs circonstances par la contre-guérilla. C'est là une de ces questions qu'il est difficile de juger lorsqu'on est loin des événements et des lieux qui en ont été le théâtre. Il s'agissait de réprimer des brigandages inouïs, des actes ignobles de férocité, dont le récit soulèverait le cœur; des troupes régulières auraient-elles été suffisantes pour combattre les auteurs de pareils actes, et ne fallait-il pas leur opposer d'impitoyables adversaires? Tout cela peut être vrai, mais on voit avec regret le nom de la France compromis dans des excès qui n'ont pas toujours été suffisamment motivés même à titre de représailles, et le colonel du Pin, par ses exécutions sommaires ordonnées sans discernement, ses exactions, ses incendies de fermes et de villages, a soulevé contre nous bien des haines dont de braves officiers ont été, avec leurs soldats, les victimes innocentes.

Pour tout dire, les tendances du chef de la contre-guérilla et ses rigueurs injustifiées furent encore exagérées par ses

subordonnés. Parmi les officiers de ce corps de partisans il y en eut quelques-uns (quelques-uns seulement, empressons-nous de le dire) qui se plurent à renchérir sur la terrible sévérité du colonel du Pin. D'autres, au contraire, le gênèrent plus d'une fois par leur attitude, qui semblait un reproche. Ce qui faisait la force de la contre-guérilla, c'étaient ses *exploradores* ou éclaireurs. On appelait ainsi une cinquantaine de cavaliers chargés de reconnaître le pays à plusieurs lieues à la ronde, en avant et sur les côtés de la troupe en marche ou en station. Leur chef était un Espagnol qui avait vu, sous ses yeux, sa jeune femme égorgée et son enfant massacré. La haine terrible qu'il avait conçue contre les libéraux garantissait sa fidélité. Il choisissait lui-même ses cavaliers et tenait le colonel du Pin au courant de tout ce qui se passait avec une merveilleuse exactitude.

Pour le moment, c'est-à-dire au mois de février 1863, nous n'en sommes qu'au début de la contre-guérilla réorganisée sous les ordres du colonel du Pin. Il s'occupa tout d'abord d'armer ses hommes, on leur distribua des carabines rayées, des pistolets, des sabres, des effets de campement.... L'argent manquait pour monter la cavalerie; l'alcade de Medelin, qui cachait les fonds publics dans sa maison, fut sommé de remettre à la caisse de la remonte la somme nécessaire, remboursable dans un délai de trois jours. Il objecta son impuissance; on mit alors à sa porte une garde d'honneur de dix cavaliers et on lui donna une demi-heure pour réfléchir avant d'être emmené au fort de Saint-Jean d'Ulloa. La demi-heure n'était pas écoulée que les fonds étaient versés à la remonte, qui, à la grande surprise de l'alcade, les remboursa dans le délai fixé. Ce furent alors les chevaux qui firent défaut, les propriétaires ne voulaient pas se défaire des leurs, de peur de se compromettre auprès des guérilleros. On les menaça de prendre ces chevaux de force sans les payer : la remonte n'eut plus alors que l'embarras du choix.

Vers la même époque, les troupes chargées de la surveillance des terres chaudes furent renforcées de la manière la plus heureuse par l'arrivée du bataillon égyptien.

L'empereur Napoléon III avait demandé au vice-roi d'Egypte de mettre à sa disposition un bataillon de noirs du Soudan : il supposait avec raison que ces hommes résiste-

raient mieux que les Européens au séjour des terres chaudes. Le bataillon, préparé d'après les ordres du vice-roi et complété, dans la journée du 7 janvier 1863, à l'aide de recrues enlevées par la police égyptienne dans les rues d'Alexandrie, fut embarqué secrètement, pendant la nuit du 7 au 8, sur le transport *la Seine*. Il comprenait trois officiers, savoir : un chef de bataillon, un capitaine et un lieutenant, huit sergents, quinze caporaux, 359 soldats, 39 recrues et 22 enfants âgés de dix à quinze ans. L'organisation fut achevée à bord par les soins d'un fonctionnaire de l'intendance : les recrues furent habillées, le bataillon divisé en quatre compagnies, dont les cadres furent nommés par ce même fonctionnaire. Sept hommes étant morts pendant la traversée et quinze autres ayant succombé peu après leur débarquement, on craignit tout d'abord qu'ils ne pussent pas supporter le climat de la côte; en outre, il était impossible de se faire comprendre d'eux, mais on finit par tirer du bataillon de tirailleurs algériens des interprètes capables d'entendre suffisamment leur langue. Ils s'acclimatèrent alors rapidement et formèrent en peu de temps une troupe excellente, énergique, brave au feu, docile, pouvant sans crainte être opposée aux guérillas. Ils rendirent les plus grands services à l'armée.

Cependant le général Forey commençait à porter ses troupes en avant pour gagner les hauts plateaux. Le 1er décembre, deux colonnes, d'un effectif total de 5,700 hommes, furent mises en mouvement sous les ordres du général Douay; la première, conduite par ce général lui-même, comprenait le 1er bataillon de chasseurs à pied, le 2e zouaves, un escadron de chasseurs d'Afrique et une batterie de campagne; elle atteignit, le 2 décembre, Acultzingo, où son avant-garde mit en fuite une cinquantaine de cavaliers, franchit les Grandes-Cumbres sans y rencontrer de résistance, arriva le 3 à la Cañada, et entra le 4 à San-Agustin-de-Palmar, qu'elle mit de suite en état de défense. C'était là précisément la route qu'avait suivie, au mois d'avril, le général de Lorencez.

La seconde colonne, commandée par le colonel Lhériller et composée du 99e de ligne, avec une batterie de montagne et un escadron de chasseurs d'Afrique, partit également d'Orizaba le 1er décembre; elle prit sur la droite le chemin conduisant à San-Andrès-Chalchicomula, arriva le 3 décembre à San-Antonio-de-Abajo, au moment où cette ferme brûlait; quelques haciendas voisines étaient encore en feu. Le colonel Lhériller sentit la nécessité de se presser afin d'empêcher l'ennemi d'incendier San-Andrès. Il se mit en route à trois heures du matin, avec trois compagnies d'élite et le 6e escadron du 1er chasseurs d'Afrique, commandé par le capitaine de Montarby. Après six kilomètres de marche, l'avant-garde surprit une grand'garde mexicaine et lui prit huit hommes et huit chevaux; le lieutenant de Prud'homme, du 99e, officier d'ordonnance du colonel Lhériller, qui marchait en tête des chasseurs, fut tué de deux coups de feu. La colonne continua sa marche sur San-Andrès. Au point du jour, un groupe de cavaliers apparut sur la droite; ils furent chargés et poursuivis par un peloton de chasseurs qui, parvenu à l'entrée de la ville, fut arrêté par une vive fusillade. Déjà le colonel Lhériller, se croyant en face d'une sérieuse défense, disposait ses troupes pour l'attaque, lorsque des notables de la ville vinrent au-devant de lui et lui annoncèrent que l'ennemi se retirait. Le capitaine de Montarby fut lancé à sa poursuite avec deux pelotons. Parvenus à une distance d'un kilomètre, ces deux pelotons se trouvent tout à coup en présence de 5 à 600 hommes d'infanterie et de cavalerie, commandés par le général Alvarez. Sans hésiter, le capitaine de Montarby charge cette troupe; les Mexicains, voyant le petit nombre des chasseurs, s'arrêtent et cherchent à les entourer. La situation du capitaine devenait difficile; il faisait bonne contenance, lorsque le commandant Jamin accourut à son aide avec les deux autres pelotons de l'escadron. Les Mexicains, chargés de nouveau, se retirèrent alors en désordre; les chasseurs d'Afrique ramenèrent à San-Andrès neuf prisonniers et douze chevaux, ils avaient mis cinquante Mexicains hors de combat et n'avaient eu, de leur côté, que quelques hommes contusionnés ou légèrement blessés. Le colonel Lhériller occupa San-Andrès à huit heures du matin; il y fut rejoint à midi par le reste de sa colonne, et fit garder les fermes voisines pour empêcher l'ennemi de les brûler et de détruire les récoltes. Ce combat fut le premier de ceux qui valurent aux chasseurs d'Afrique, de la